

NIMZOWITSCH

TUER
LE
TEMPS



On ne devrait jamais s'ennuyer : il n'y a rien de pire que de regarder le plafond, étendu sur son lit, de savoir que l'on doit dormir, que l'on doit se réveiller, et que si l'on reste comme ça longtemps, longtemps sans bouger, notre corps se fondra aux draps à la pâleur de peau, nos cheveux devenus incolores se noieront dans l'insipide blancheur de la taie d'oreiller et l'on dégoulinera comme une plaie blême, séchée, amalgamée au matelas, les yeux dévorés des acariens incapables de se détacher du plafond, rien de pire que de le savoir et de n'en rien faire, s'en satisfaire, ou d'être sous la douche, immobile, paupières closes, les bras ballants, en penchant légèrement la tête pendant que les lignes d'eau brisées jettent une décharge continue dans la tempe, l'oreille, en se disant que la flotte tombera toujours, qu'au bout de plusieurs heures, de plusieurs jours, elle finira par nous ronger, nous corrompre, nous faire pourrir sur place, nous emporter par petits lambeaux moisissés, tourbillonnants, et que sachant cela, le comprenant parfaitement, l'on n'a pour autant aucun désir de bouger, aucune volonté d'enrayer sa propre putréfaction.

L'ennui est le fardeau de l'homme, seul animal à devoir s'accepter et se subir.

Encore. Je ne m'en lasse pas. Pourtant j'agis sans plaisir. À peine dix minutes que j'y suis. Rien ne sort de l'ordinaire. De la poussière accumulée entre les arabesques des napperons, sur les cadres-photos de la commode. Au-dessus une horloge arrêtée. Qui repart. Qui s'arrête. Elles s'arrêtent toujours. Des visages d'enfants. Trois garçons. Aucun homme. Divorcée et rancunière. Les tiroirs refermés, le tapis remis en place. Elle assise sur le fauteuil. Même pas ouvert le placard de sa chambre. Pas envie. Pas le temps. Un crucifix au mur. Une croix d'argent autour de son cou. Je ne veux pas en savoir plus. C'en est déjà trop pour moi. Je ne crois pas en Dieu, au bien, au mal, à la vérité, à l'ordre, à la justice, au progrès ou à la morale : tout cela m'est absolument égal, si bien que je ne vois pas de différence entre Gandhi et Hitler. Former des ascètes. Entasser des cadavres. Du travail à la chaîne. Sans imagination. Dans les deux cas il n'est question que de s'occuper, de tuer le temps, de laisser couler sa vie, de détourner le regard pour ne pas la voir partir. Tout le monde se ment. J'imagine qu'aucun d'eux n'a trouvé de sens à cette répétition acharnée, perpétuelle, cette mécanique stérile d'hygiène du cerveau. Je ne sais pas si je vaudrais mieux. Je pense toujours à la même chose. Je pense à ce que c'est que d'être morte. Je me suis avancée vers elle, lui ai crevé les yeux avec un de ses couteaux, avant de le lui enfoncer dans la gorge, profondément ; j'ai déposé une page sur la scène de crime, cette fois sur ses genoux, bien en évidence, parce qu'il ne servait plus à rien de se cacher, j'ai enlevé mes gants, les ai rangés dans le sac à main, ai mis un foulard, de grosses lunettes à montures rouges, et suis sortie sans me presser, contrairement aux mauvais assassins qui courent trop, par la porte de devant.

I

Marie poussait le chariot bien rempli dans les rayons trop éclairés du supermarché, encadrée par les piailllements émerveillés de ses deux filles identifiant avec une acuité connue des publicitaires les animaux souriants des paquets de céréales vus à la télévision. Six et huit ans ; l'aînée de douze était au judo, elle irait la chercher peu avant midi. Sandrine, Mélissa et Cécile. Des noms de gamines. De gamines mortes, d'enfants qui ne vieilliront pas. Elles couraient maintenant en quête de *Choco Stick* et de *Neo Pops*, Marie était à la traîne, blanche et malade, sa peau d'albinos en manque de vitamines dissimulée sous un épais pull chamois.

Les courses du samedi matin avec elles, l'immuable rituel bihebdomadaire, le tendre moment de semi-réunion familiale : elle accomplissait de bonne grâce le sacro-saint cérémonial mercantile, esquissant de maigres sourires aux voisins ou aux parents d'élèves qu'elle croisait. L'enfant était prescripteur, la mère acheteuse : il ne fallait pas déroger à la règle consumériste, s'extraire de la masse en prétendant se soustraire au capitalisme triomphant. Les choses allaient bien comme ça. Les petites avaient changé de rayon, s'épuisaient dans la recherche pathétique de sucre en barre. Après un copain. Des études. Un appartement. Un boulot. Un mari. Une crèche. Un sens à l'existence humaine. Un amour. Un bon toubib. Un oncologue. Un hospice. Une place dans le caveau de famille. Leurs vies ne seraient qu'une succession de quêtes pathétiques partagée par tous, et c'était mieux comme ça. Marie savait qu'il valait mieux ne jamais rien vouloir d'autre. Autour d'elle, le néant ressemblait à un hangar sans climatisation mal aménagé : tout était terne, fade, industriel, les emballages, les murs, les néons, cette lumière blafarde qui dégouttait sur eux, cette lumière d'hôpital, l'impression d'y être, en sous-sol, d'ouvrir les tiroirs de la morgue, les bacs de surgelés, de faire son choix parmi les macchabées, les pommes-frites, les organes et les poissons panés. Elle continua, prit un paquet de chaque pour ne pas avoir à discuter, regarda sa liste, les retrouva dix mètres plus loin en train de se disputer. Marie reposa les bonbons qu'elles brandissaient, trancha en mettant dans le caddie un troisième sachet format familial qui justifierait leur visite annuelle au dentiste du coin de la rue.

Allez, on continue.

Les chips !

Oui, les chips !

Elles partirent en se chamaillant pour ne pas changer, reviendraient avec des bouts de pommes de terre soufflés et troués, qui coûtaient deux fois plus cher que ceux sans les trous. Tels des castors sucant les fraises, les vieux radotaient en petits groupes épars, formant des

barrages de ferraille à roulettes constituant autant d'arguments imparables en faveur de l'euthanasie des grabataires. Le magasin était très fréquenté le samedi matin, mêlant aux existences mesquines l'arpentant la mesquinerie de ses produits agencés à l'avenant, au mépris de toute cohérence fonctionnaliste : sans autre culture que celle de la consommation, les gens s'agglutinaient sur les promotions comme les fourmis sur des miettes. Ils étaient très contents d'eux-mêmes, pensaient avoir réalisé des affaires. Marie ne voyait rien de vrai, de réel dans ces figures : elles se fondaient aux emballages, aux murs, aux néons. On aurait dit des masques. Du plastique. Elle était certaine qu'aucun d'eux ne pouvait saigner ni émettre de fluides ; ce n'était que du fil de fer rembourré de paille, de pâte à modeler, un travestissement de vie sans chaleur, sans émotion, et elle était là, parmi eux, piégée, prisonnière, comme un samedi sur deux. Elle rejoignit les filles en frissonnant.

On veut ça !

S'te plaît, s'te plaît !

Bon, d'accord pour cette fois.

On embarqua les chips à trous avant de se diriger vers les caisses. Les fillettes sautillaient sur place, s'accrochaient aux barres métalliques proches. Une femme aux mains rouges et baguées entassait ses conserves sur le tapis roulant, Marie remarqua un présentoir à journaux près de son cul énorme qu'une grotesque robe à fleurs n'amincissait en rien. Pas la peine de prendre le journal, elle savait ce qu'elle lirait sur deux colonnes dans les pages de faits divers. Un énième article dépourvu d'information sur la femme divorcée assassinée à son domicile il y a une semaine, à trois cents kilomètres de là : rien de neuf, aucune preuve, aucun indice, un acte horrible, ignoble, odieux, barbare, sordide, crapuleux, infâme, abject, atroce, abominable, monstrueux, terrible, effroyable, voire ignominieux pour le plus littéraire des pigistes locaux. On ne donnerait pas les détails mais elle connaissait l'histoire, ainsi que le profil du criminel en cavale : on recherchait un homme (le meurtre avait été commis au couteau, ça ne trompait pas), que la victime connaissait (il lui avait crevé les yeux, preuve de son insupportable culpabilité face à un regard familial), probablement condamné par le passé pour attentat à la pudeur ou viol (l'arme enfoncée dans la bouche était un acte sexuel manqué plus qu'évident pour n'importe quelle étudiante à barrette en première année de psychologie). Dans la même rue à l'heure du crime, un livreur de pizzas ayant perdu son chemin dirait avoir vu deux jeunes Noirs à vélo, une femme avec des lunettes et un type en treillis, vieux mais bien conservé quand même puis vachement baraqué et tout genre à avoir un flingue sur lui et qu'avait l'air gavé pas commode. On recherche un militaire à la retraite ou un nostalgique de la Légion étrangère dans l'entourage de la victime, qui l'a vue grandir, un oncle ou un ami du

père, adepte vieillissant des stands de tir au casier judiciaire bien fourni. C'était toujours pareil. Du réchauffé. Il n'y en avait pas un pour rattraper l'autre, les témoins étaient aussi mauvais que les enquêteurs et les criminologues. La suite ne faisait pas un pli : les cyclistes afros seraient dénoncés par leurs voisins, avoueraient en garde à vue, prendraient perpétuité sans preuves ni mobile et l'affaire serait classée. À la longue, ça devenait fatigant.

Maman, j'peux prendre ça, s'te plaît, s'te plaît ?

Oui, tu peux.

Et moi, et moi aussi, j'peux ?

Oui. Un chacune. Bonjour.

Marie sourit à la caissière trop maquillée, en sueur sous son uniforme affligeant qui avait sans doute plus fait pour le suicide au travail que les horaires merdiques, le salaire misérable et la suppression des tickets-restaurant, pendant que Sandrine et Mélissa déposaient les pochettes-surprises sur le tapis. Marie vida son panier machinalement. C'était une matinée comme les autres, une de plus, dans ce monde qu'elle vomissait autant que les fêtes nationales, les journées des clowns à breloques et des têtes de nœud défilant sous la pluie. Derrière, en file indienne aux autres caisses, dans les rayons, les gens étaient tous les mêmes, des pantins sans intérêt, parvenant tout juste à assurer leurs fonctions vitales comme respirer, se nourrir et uriner, qui ajoutaient leur indigence à la vacuité de l'époque, ne tentaient rien, ne vivaient rien, ne prenaient aucun risque, ne se rebellaient pas, jamais, ne voulaient rien d'autre que leur petit confort d'insectes peureux, celui qu'on leur promettait depuis toujours, avec de la moquette et du mauvais champagne pour leur anniversaire, n'attendaient de leur existence qu'assez de fric sur leur compte en banque pour se payer une nouvelle voiture à crédit, des fauteuils en cuir, un écran plasma, avec pour objectif ultime quelques parties de baise jusqu'à trente-cinq ans avant de trouver quelqu'un pour fonder une famille aussi consternante qu'eux, se reproduire à l'identique, se dupliquer, cloner leur insignifiance, se dissoudre lentement dans un travail inepte et crever à la longue dans leurs chambres de vieillards après s'être chiés dessus avec obstination pendant dix ou vingt ans, crever enfin à moins de trois kilomètres de l'endroit où ils étaient nés. La médiocrité répétée à l'infini du genre humain avait fait ce monde désespérant d'ennui.

Marie sortit sa carte bleue, regarda la caissière en feignant l'empathie naturelle pour dissimuler son dégoût. Oui, tout ça était fatigant. La vie était si prévisible.

II

Guide de survie à l'usage des assassins, des violeurs d'enfants et des pilliers de tombes : voilà ce qui va suivre. Inutile de faire de longs discours, je suis une meurtrière. Qui n'a jamais été prise en défaut. Vierge de tout soupçon. Un modèle. Une mère de famille. Quelqu'un de respectable. Si vous lisez ces lignes, vous êtes soit un flic qui a trouvé où je cachais ce cahier, soit une personne quelconque, moins stupide qu'un flic certes, mais qu'on ne paie pas pour perdre son temps ; dans le premier cas de figure, la suite ne vous servira à rien, puisque si vous avez le cahier c'est que je suis morte, dans le second, mes conseils pourraient vous être utiles, et plus tôt que vous ne le croyez.

Par souci de concision, je vous épargnerais le blabla moralisateur, les explications psychologiques vaseuses et les messages d'avertissement niais vous conjurant de ne pas faire lire la somme d'atrocités à venir à vos chiards dont je me fous éperdument : passons aux choses sérieuses. Si vous aspirez à tuer votre prochain, à le torturer patiemment, à étouffer des enfants avec un sac en plastique, à occire, à abattre, à empaler, à poignarder, à mutiler, à démembrer, à égorger, à éviscérer, à défenestrer, à énucléer, à émasculer le cas échéant, à violer votre voisine, son gosse, son chien ou son cadavre, à enfoncer des lames dans la chair des nouveau-nés, à violenter des ancêtres, à faire sauter des crânes, à patauger dans le sang, à y plonger votre visage, à assassiner avec préméditation, à détruire sans raison, à détruire au hasard, à détruire toujours, alors vous êtes au bon endroit. J'ai ce qu'il vous faut ; il suffit de lire et de prendre des notes. Je suis une science de la guerre, l'expérience a fait de moi un maître dans l'art du massacre invisible.

La première fois que j'ai décidé de tuer en laissant une trace, ce devait être il y a sept ou huit ans, après la naissance de Mélissa et avant celle de Sandrine en tout cas, je ne me rappelle plus vraiment. Ce dont je suis sûre, c'est que j'avais choisi *Moravagine* pour commencer. Pas tant pour l'histoire ni pour le style, mais pour le titre : il me semblait que je leur laissais là une indication importante, de nature à les aiguiller sur mon identité, du moins mon sexe et ma profession. Ils n'ont sûrement rien compris. À l'instar de son arme de service et de son insigne, l'inculture de l'agent de l'ordre est comprise dans sa belle panoplie d'autoritarisme honorable, elle recouvre son infime pouvoir d'une couche de gras et de beaufnerie comme le boyau entoure la viande hachée de n'importe quelle saucisse de barbecue. Les flics adorent les barbecues : ils s'occupent du charbon et de la cuisson, c'est suffisant pour qu'ils ressentent de nouveau ce risible sentiment de puissance des périodes ouvrables, et ce même le week-end et en civil, en short et en tongs au fond de leur jardin. Les

flics sont la lie de l'humanité. On laisse des flingues et des menottes à ces dégénérés, réclame des résultats, prône la politique du chiffre : un million de gardes à vue par an pour des taux d'élucidation minables, et ces connards trouvent encore le moyen de porter plainte pour outrage et rébellion, histoire d'arrondir leurs fins de mois. La police est le corps de métier dans lequel l'on commet le plus de meurtres. Sentiment d'impunité. Des voltigeurs tabassent à mort des Arabes, des clodos, des étudiants, prennent de la prison avec sursis, rien que de très normal. On étouffe soigneusement les bavures. Non-lieu. Affaires classées. On est muté. On a droit à une promotion. Si les gens ne tuent pas assez à mon goût, ce n'est pas parce qu'ils aiment leur prochain, respectent la personne humaine, sont emplis de compassion, différencie du premier coup d'œil le bien du mal ou n'en sont pas capables : c'est uniquement parce qu'ils craignent de se faire prendre. Sauf les poulets, ça va de soi. C'est là que j'interviens. Suivez mes conseils, je vous offre un permis de tuer. Vous en ferez bon usage, je me doute bien que vous valez mieux qu'eux.

Je les soupçonne de n'avoir jamais trouvé la page. La première. Je laisse toujours la première page, c'est une signature discrète par procuration. J'ai toujours aimé les incipit, les premières phrases d'un roman suffisent amplement à le juger, on ne devrait pas se donner la peine d'aller au-delà, on irait directement aux dernières, et tout serait dit. Je l'avais mise dans la commode de sa chambre, le deuxième tiroir si je me souviens bien, entre les sous-vêtements ensanglantés avec lesquels je venais d'essuyer son visage. Je l'avais copieusement balafrée : je m'étais entraînée sur un melon la semaine précédente, pour essayer de trouver les coupures les plus harmonieuses. Je dois avouer que cela paraissait plus joli sur le melon que sur sa figure. J'avais pris le plus grand couteau de sa cuisine, je m'étais mise derrière elle, toujours en vie sur sa chaise, pour éviter les projections, en la tenant par les cheveux de ma main gauche gantée, puis j'avais commencé par une simple croix des vaches, en milieu du front, comme on en faisait aux traîtres dans les polars argotiques du début du siècle. De là j'avais essayé de petites torsades le long de ses tempes, sans trop y parvenir : j'avais décrit une étoile biscornue sur son nez trop fin pour que ce soit réussi. Elle avait couiné quand j'avais dessiné les hachures sur les joues. C'était de bonne guerre. Ils couinaient toujours à un moment ou à un autre. Je la croyais dans les vapes. J'avais fait le tour pour mieux la voir. Force est de constater que le résultat était décevant. Trop de sang. Un charnier d'opération de chirurgie esthétique, les tracés au couteau noyés par l'hémorragie. J'avais fini en la tailladant, je lui avais crevé un œil sans faire exprès. J'avais aussi coupé une oreille, pour voir. Faire comme Van Gogh. J'avais vu quelques croûtes chez elle. J'avais coupé la droite. Ça saignait pas mal, beaucoup même, plus que je ne l'aurais cru.

Je ne m'étais plus rappelée si c'était la droite ou la gauche pour Van Gogh, je ne m'en souviens d'ailleurs toujours pas. Dans le doute j'avais voulu couper la gauche aussi mais je m'étais ravisée, ça faisait longtemps que j'étais là. Elle tenait encore le couteau, l'autre, le premier, celui avec lequel je lui avais dit de s'éventrer pendant que j'en tenais un sous sa gorge. Cette imbécile ignorait comment. Elle tremblait. Il me semble qu'elle s'était pissée dessus. Tu plantes dans le nombril et tu remontes. Je lui avais dit d'enlever sa nuisette pour que ce soit plus pratique. Elle tremblait énormément. Elle se l'était plantée dans le ventre, avait mordu son bâillon à en chialer. Et puis plus rien. J'avais dû la gifler pour qu'elle se réveille. Il avait tout fallu pour qu'elle remonte la lame sous ses seins qui ressemblaient à des nénuphars, et malgré ça la coupure était loin d'être nette.

Du travail d'amateur, c'était vraiment décevant.

Il était quatre heures du matin dans la cuisine plongée dans le noir. Je ne voulais pas allumer la lumière et être remarquée par des voisins insomniaques. C'étaient les vacances de Pâques, les petites étaient chez leur père pour la semaine ; j'avais pris le train, je m'étais arrêtée dans cette ville. Ça aurait pu être n'importe quelle autre ville. Deux nuits à l'hôtel. J'avais repéré un quartier isolé, tranquille. Une femme seule. Pas de voiture, elle prenait le bus, aucun ballon dans le jardin, et elle revenait toujours avec une demi-baguette. Faut être au bout du rouleau pour acheter des demi-baguettes. Elle avait mal fermé une fenêtre. Dormait au premier. Pas très belle. Quelconque. Je l'avais assommée avec sa lampe de chevet. Pris une poignée de culottes dans la commode. Traînée en bas par les bras. Même pas quarante-cinq kilos. La cuisine. Attaché ses pieds à ceux de la chaise et ceux de la chaise à un de la table, avec de la ficelle ordinaire. J'avais emmené la mienne. Elle en avait aussi. J'avais pris la sienne comme une offrande. Elle s'était réveillée le couteau à la main.

Elle avait penché la tête et c'était fini. Ça valait mieux, je me sentais fatiguée et désespérais d'avoir une idée brillante dans un avenir proche. J'avais mis le second couteau dans son vagin et je lui avais essuyé le visage avec ses dessous. Il y avait beaucoup de sang sur ses cuisses et autour de la chaise. J'étais remontée pour mettre les culottes ensanglantées dans la commode. Et j'avais laissé la première page de *Moravagine* en souvenir. J'étais redescendue. Le sang gouttait encore. J'avais rangé mes gants dans un sac en plastique, remis le béret bleu comme celui des contrôleuses ferroviaires et les lunettes rondes que j'avais en arrivant, et j'étais sortie par là où j'étais venue.

La porte de devant, évidemment.

III

Ben moi je trouve qu'elle écrit pas très bien.

Qu'il écrit. Céline est un homme.

L'adolescente brune aux mèches blondes la regarda d'un air interloqué, déplaçant légèrement son piercing à l'arcade en fronçant les sourcils. Dans la classe la trentaine de pré-beaufs post-morveux fixa Marie de la même manière, comme si elle venait de leur apprendre quelque chose d'absolument stupéfiant.

Louis-Ferdinand Céline, vous en avez jamais entendu parler ?

Les plus concernés, c'est-à-dire les premiers rangs de péronnelles à chignon, secouèrent vivement la tête en faisant les gros yeux. Encore pire que ce qu'elle pensait. Une classe de première littéraire. La meilleure des deux. Et dans le privé en plus. De quoi donner envie de se pendre au premier professeur de Français venu, même d'humeur joviale et non-affublé de dettes, d'une pancréatite ou de gosses autistes manifestant une telle ignorance crasse. Cinq filles de prof dont trois à lunettes, deux de toubib, une de dentiste et une d'oto-rhino, un acnéique, un autre prenant tout en sténo, sept pseudo-lolitas en jupe, une fille aux yeux vairons, une enceinte de deux mois, quatre qui perdraient leur virginité dans le trimestre, une gothique se mutilant les poignets et sept pimbêches étalant leur pauvreté d'esprit sur des blogs saturés de rose, de fleurs blanches et de gouttes de sang pour le côté rebelle : en tout trente-deux gamins, trente-deux morveux à demi analphabètes, aspirant seulement à la normalité, un emploi précaire, du parquet vitrifié dans leur appartement, une famille digne d'un spot de pub pour du lait écrémé, un teckel docile et des rideaux assortis aux coussins du canapé. Voilà l'avenir. Le leur n'était pas brillant.

Au début, Marie avait eu l'impression que sa classe était pleine de délateurs et de fonctionnaires ; plus tard, elle crut fermement que l'intégralité de celles de l'établissement était occupée par des mollusques séniles ratiocinant ; maintenant, elle ne doutait plus que toutes les salles de cours de toutes les écoles du monde soient méthodiquement remplies de cadavres en baggy ou débardeur, munis d'un morceau de métal dans le nez ou à la lèvre supérieure comme une bague d'identification à la patte d'oiseaux crevés dans du mazout. Ils étaient là. Ils étaient morts. Et elle les surveillait. C'était la même chose tous les jours. Il ne se passait rien. Si seulement l'un d'entre eux avait sorti un pistolet-mitrailleur, un couteau. Elle voyait la suite des événements pendant qu'elle écrivait au marqueur sur le tableau blanc, feignant de transmettre un savoir à des gosses espérant partir cinq minutes en avance pour aller s'envoyer en bande de la poussière de goudron dans les bronches.

Une fois l'arme sortie, un automatique acheté sur Internet certainement, il y aurait les premières détonations : une fille trop parfaite tomberait de sa chaise, sa chemise noircie de sang, deux balles dans la poitrine. Après ce serait la panique, la bousculade, l'odeur de la poudre, les tirs dans le dos, le chacun pour soi vers la sortie : les chaises, les tables, tout serait renversé, les stylos et les livres finiraient par terre, les pages trempant dans le sang où rouleraient les douilles encore chaudes. Ce serait d'interminables secondes de cris. Personne ne chercherait à désarmer le tueur, un gamin renfermé, taciturne, cliché ambulant s'habillant en noir, en échec scolaire, peu doué en sport, passant son temps devant son ordinateur et admirant pêle-mêle les films de science-fiction commerciaux, les gradés du IIIe Reich et le rock alternatif. Elle s'enfuirait elle aussi, ferait comme les autres ; l'assassin marcherait calmement derrière eux, tirerait avec sang-froid, rechargerait son arme. Ceux qui traîneraient en route seraient abattus de plusieurs balles dans la nuque, la tête, la colonne vertébrale. Il porterait son sac en bandoulière, avec à portée de main des chargeurs, des cocktails Molotov, un couteau de combat acheté dans une brocante, une bouteille d'eau et des barres de céréales aux pépites de chocolat en cas de fringale. Un briquet sans cigarettes attendrait dans sa poche ; on entendrait un bruit de verre brisé et le souffle des flammes. Il y aurait des hurlements et le carrelage luisant derrière elle. Il allumerait des fumigènes, en jetterait dans les couloirs, les salles de classe, avec un peu de chance il y aurait chez les asthmatiques et les dispensés de sport quelques morts par intoxication. Elle n'aurait pas la force de gagner la sortie, se cacherait quelque part en attendant, au fond d'un placard ou dans les toilettes. Vomir. S'essuyer. Attendre. Lire les graffitis au cutter, insultes, slogans, numéros de téléphone, formule mystique — *KK QQ IIII* —, poème romantique raturé. Il n'y aurait plus de bruit. Elle sortirait. Entendrait une déflagration, sentirait une brûlure. Au sol, touchée à la hanche, se retournant sur le côté, elle le verrait sortir de la fumée jaune et bleue, sulfureuse, avancer vers elle, tranquille, horizontal, un couteau à la main.

En réfléchissant bien, Marie devait admettre qu'elle enviait les massacres, les tueries, ces trop rares moments où la vie prenait tout son sens lorsqu'on la détruisait rageusement, que quelque chose de véritable s'ancrait dans le réel. L'homme était une marionnette, il fallait couper les fils pour que le temps de sa chute il prenne enfin vie. Elle écoutait les informations des journaux télévisés comme on parcourt les rubriques nécrologiques, cherchait à satisfaire son quota de morts. Quand elle était seule à la maison, elle riait en entendant que vingt personnes avaient brûlé dans l'incendie d'un immeuble insalubre, que trente autres avaient été emportées par des coulées de boue, que l'explosion accidentelle d'une grande quantité de méthane en avait éparpillé soixante-dix par petits bouts sanglants, que les gens crevaient en

permanence, faibles et misérables, crevaient partout sans que cela ne compte, n'ait d'importance, n'affecte le monde pour lequel ils n'étaient rien de plus que des fourmis à écraser une à une, entre le pouce et l'index, ou en groupe, en sautant à pieds joints sur les fourmilières. Elle éprouvait une tendresse particulière pour les attentats kamikazes, dont la beauté hasardeuse lui rappelait en partie son œuvre. Quoi de plus réjouissant que faire sauter un homme, une femme, un enfant, un âne, un vélo, une voiture, un camion ou un zinc entier dans le but de tuer le plus possible, de ne rien laisser d'autre que du chaos et des cadavres derrière soi, les restes de son corps devenus indiscernables ? Il y avait là une manière de nier l'existence, la sienne et celle des autres, qui ne pouvait que susciter l'admiration. Parfois des caméras de surveillance filmaient la scène : on pouvait apprécier les images en noir et blanc, les gens qui marchaient, ne se doutaient de rien, un éclair puis les ruines, le monde balayé, immobile, qui rejetait des dépouilles indistinctes, des corps enlacés, dégoulinants.

Nul événement n'avait été mieux mis en scène que la destruction de tours jumelles, insolemment hautes, que des avions de ligne détournés au couteau-suisse étaient parvenus à annihiler. La mobilisation médiatique avait été telle que c'en était devenu un souvenir collectif, de ceux qui touchaient un pays entier et remplaçaient les photos de famille par des éditions spéciales de six heures où un journaliste se félicitait d'être aussi longtemps à l'antenne, de marquer l'histoire en animant le marathon cathodique inopiné des catastrophes télégéniques. Marie avait trouvé ça infiniment joyeux. Ce qui la divertissait le plus se situait après le crash des avions et avant l'effondrement des tours : tous ces gens en costard qui sautaient du trente-cinquième étage avant de s'écraser pitoyablement, fleurs de chair et de sang sur le trottoir qu'enseveliraient bientôt les gravats, l'avaient autant fait rire qu'un vieux sketch de *non-sense*. Qu'espéraient-ils en se jetant dans le vide ? S'en sortir ? Survivre ? Passer à la télévision ? Ce geste idiot, à l'absurdité tellement humaine, était ce qu'elle avait vu de plus drôle de toute sa vie, un sommet de dérision et de bêtise dont elle n'avait dès lors plus jamais observé une aussi spectaculaire représentation. Rien de tel n'arriverait désormais. Le monde était trop calme. Il s'habitua à une lente et pénible désintégration. Marie aurait donné cher pour avoir une tragédie bien à elle, sanglante et immédiate, ne serait-ce que pour être confrontée à autre chose. Dix longues minutes de fadaises approuvées par les directives ministérielles plus tard, en un réflexe ne dénotant pas de l'apathie collective, les trois quarts des élèves avaient rangé leurs affaires en silence lorsque retentit la sonnerie.

À demain, dit Marie en se forçant à sourire, si vous êtes toujours en vie, compléta-t-elle en pensée sans même s'en rendre compte.

IV

La vie est à crever, la preuve c'est qu'on en crève. Il y a des soirs où j'ai envie de me foutre en l'air, précisément parce que je n'ai strictement aucune raison de le faire. Personne n'a abusé de moi quand j'étais petite. Mes parents ne m'ont jamais battu. Ne se battaient pas entre eux, ne s'engueulaient même pas. Je n'ai pas eu de jumelle morte à l'accouchement. Aucun de mes frères n'a connu de décès prématuré. Deux de mes grands-parents sont encore en vie. Je n'ai à me venger de personne. Je n'égorgeais pas de chatons dans mon enfance. La violence ne me fascine pas. Seulement la mort. La mienne. La vôtre. Je n'éprouve pas le désir de dominer autrui. Je ne suis pas sadomasochiste. Ni pédophile. Ni gérontophile. Ni nécrophile. Ni hémophile, ça ne touche que les hommes. Ni frigide. Ni frustrée. Ni dépressive. Je vote et je paye mes impôts rubis sur l'ongle, il m'arrive d'aller au cinéma, de boire du thé et de fumer quelques clopes sans filtre. En somme je me targue d'une remarquable banalité. Quand tant d'indigence universellement partagée m'accable, l'idée d'en finir s'impose à moi comme une évidence : mon salut réside alors dans la télévision. J'y vois des êtres humains. Qui parlent, agissent, s'agitent, se montrent tels qu'ils sont, et tout ça me dégoûte, tellement que vous pouvez à peine le concevoir. La stupidité de mes contemporains est ce qui me maintient en vie. J'ai encore tant à faire.

L'anorexique *seppuku* était la première de ma série de meurtres à l'incipit, mais avant elle j'en ai tué d'autres, sans laisser de signature, sans que je m'en soucie vraiment. Il n'y a pas eu d'événement déclencheur provoquant mon passage à l'acte. De la curiosité d'abord. De l'entraînement ensuite. Du délasserment enfin. Je ne craignais rien. J'avais une technique efficace. L'important, c'est de varier les plaisirs. Le mode opératoire. L'arme du crime. Le profil des victimes. Les lieux. La nature des blessures ou des sévices. L'heure du meurtre. Et surtout savoir changer de zone géographique : à ce titre et en dépit de leurs retards réitérés, les compagnies ferroviaires doivent être considérées comme les meilleures alliées du tueur en série, le train étant le moyen de transport le plus sûr et le plus rapide, sans risque d'être reconnu par qui que ce soit, et quand bien même on se retrouverait face à une connaissance, il est aisé de prétendre aller dans n'importe quelle ville desservie pour y faire n'importe quoi. La voiture pose bien trop de problèmes, outre la constante augmentation du prix du carburant : on ne compte plus le nombre d'assassins méticuleux tombés à cause de traces de pneus ou de péquins sortant leur clébard ayant noté la plaque d'immatriculation pour faire comme dans les films policiers. La mobilité étant de mise, le train est définitivement la meilleure option, ce que les faits ont largement prouvé dans mon cas.

Il est nécessaire de passer incognito : pour cela, la méthode la plus aboutie est encore de se faire remarquer. Toutes les études comportementales l'indiquent, le seul moyen efficace d'annihiler la description physique fiable d'une personne est de l'affubler d'éléments parasites attirant l'œil, qui ne retiennent précisément que cela. Ne faites pas de zèle, évitez la fausse barbe. Un chapeau excentrique, d'énormes lunettes à montures d'écaillé et un tee-shirt bariolé constituent la tenue du meurtrier par excellence : cinq cents personnes peuvent le voir dans la journée, le lendemain aucune n'est capable de fournir autre chose que ces accessoires comme description. Il suffit de s'en débarrasser ensuite avec les gants et l'arme du crime — une arme non-conventionnelle est conseillée, comme des lacets ou un tournevis, plus faciles à se procurer et à bazarder, tout en laissant moins de traces qu'une arme à feu —, de préférence dans un sac poubelle opaque contenant déjà des déchets, mais sans enveloppes, reçus ni factures, jeté dans un container quelconque, dans une autre ville ou un autre quartier. Quant à la manière d'acquiescer ce costume tapageur, on peut sans nul doute affirmer que les diverses associations humanitaires de chiffonniers pour chômeurs sont autant de sponsors désignés du tueur sanguinaire. On y trouve de tout à pas cher, y compris du voyant bien moche captant l'attention du badaud ; une fois son forfait terminé, l'on n'a aucun scrupule à liquider l'attirail acheté à si bas prix. En somme tout type lunetté fringué comme un sac qui prend le train peut être vu à juste titre comme un *serial killer* potentiel, ou un clochard astigmatique sans ticket, mais peu importe, vous avez saisi l'idée.

Ça va sans dire, les liens avec les victimes doivent être inexistantes : uniquement des rencontres fortuites, sans possibilité de remonter une éventuelle relation avec elles, même lointaine, et il ne doit pas y avoir de mobile, rien qui puisse vous identifier et vous trahir. Les profilers racontent que le premier meurtre d'une série est le plus important. Pour se mettre en confiance, le tueur dézingue quelqu'un de son entourage, dont il connaît les habitudes et les réactions, ou un type lambda dans un lieu connu, près de chez lui, où il se sent à l'aise. Pour votre premier homicide, allez à l'autre bout du pays buter un inconnu. Outre cela il faut être rapide et précis pendant l'acte, éviter les projections sur les cheveux ou le visage, ne pas s'attaquer à des cibles trop nombreuses sur un terrain mal repéré et surtout ne garder aucun objet leur appartenant : les psychologues appellent ça un trophée, les procureurs un billet pour perpète. Ce sont là les recommandations de base. Après des variantes sont possibles, les façons de brouiller les pistes nombreuses, mais il ne faut jamais négliger ces préceptes élémentaires, sous peine d'aller méditer à l'ombre son cruel manque de prudence pour quelques années ou quelques décennies, si votre avocat ne vaut pas un clou.

Vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenus.

Celui que j'ai supprimé en premier, avant ma série en cours signée d'incipit, c'était un gamin de douze ou treize ans, Cécile ne devait pas avoir plus de deux ans à cette époque-là. Il était bronzé je crois, peut-être un Arabe mais la ruelle était mal éclairée, c'était d'ailleurs pour ça que je l'avais choisie. C'était vers les huit heures, en hiver, dans une ville du nord-est, vingt ou trente mille habitants. Je m'imaginai à raison les rues vides à l'heure du dîner ; j'avais trouvé une petite rue, presque une impasse, où s'accumulaient les poubelles bien que les éboueurs ne doivent pas passer le lendemain. J'avais choisi le jour à dessein afin d'éviter qu'un pauvre bougre ne descende inopportunistement ses immondices malgré le froid et assiste au crime en cours. Il allait venir. Quelqu'un de seul et de faible, la victime idéale. J'attendais depuis une demi-heure. Des voitures étaient passées. Un chien. Deux femmes qui discutaient, un groupe de quatre ou cinq mecs bourrés à la bière. J'attendais en serrant le lacet prélevé sur une pompe tellement usée que même les chômeurs n'en avaient pas voulu.

Et le gosse est arrivé. Il était seul et j'avais froid malgré mon écharpe mauve à pompons et mes gants, je n'avais pas envie d'attendre le prochain. Je l'ai agrippé à deux mains par le bras pour le jeter la tête la première contre le mur. Ça a bien marché, j'ai remis deux autres coups plus puissants en appuyant derrière son crâne. Il est tombé à genoux, je l'ai traîné un peu plus loin, dans l'obscurité presque complète. J'ai passé le lacet autour de son cou, par derrière, et j'ai serré. Longtemps. Je n'avais plus froid aux doigts. Tout était silencieux. J'ai failli enlever mes gants pour avoir une meilleure prise. Le lacet enroulé autour de mes paumes devenait un double garrot brûlant. Il a grogné avant de tomber encore. J'ai serré, je ne voulais pas qu'il soit seulement évanoui. Son cou était très rouge, presque noir, quand j'ai arrêté. Ses yeux ouverts. Une langue violette ressortait. J'ai placé le lacet dans un sachet en plastique plié dans mon sac, et je l'ai attrapé par les aisselles pour le mettre à côté, à couvert, sous les poubelles qui cacheraient l'odeur du cadavre. Je pensais qu'on ne le retrouverait que dans deux jours. C'est ce qui s'est passé. J'ai vu qu'il y avait du sang sur le mur, là où j'avais cogné sa tête. J'avais pris du détergent en pulvérisateur et de l'essuie-tout pour laver mes gants, si besoin était : je m'en suis servie pour nettoyer la tache. Ce n'était pas parfait mais ça n'attirerait pas l'attention. J'ai déposé les quatre ou cinq feuilles nécessaires dans le sachet en plastique, en tout ça n'a pas duré plus de dix minutes.

C'était la première fois. J'avais faim. J'ai mis mes lunettes, pris le train dans l'heure.

V

Dieu est un crime contre l'humanité. Marie était bien placée pour le savoir, elle allait à la messe tous les dimanches. La couverture idéale : dans tous les polars, le tueur en série était un *geek* qui passait à l'acte, un marginal névrosé qui occupait ses journées à tapisser les murs de sa cave d'articles de presse consacrés à ses macabres exploits. Elle, elle était intégrée à la communauté, et la communauté le savait bien. Elle avait des enfants ; elle allait voter ; elle signait les pétitions ; on la voyait souvent au marché ou à la bibliothèque. Sa vie entière était un alibi offert à la vue de tous. Elle attendait là, assise toujours à la même place sur les longs doigts noirs des bancs. Les gens s'asseyaient toujours à la même place. Ils faisaient toujours la même chose. La répétition des actes et des mots l'angoissait. Les animaux aussi faisaient toujours la même chose. En les regardant se siffler ainsi mutuellement chaque semaine, assis, insipides, patiemment soumis, Marie était de plus en plus convaincue que l'évolution des espèces ne signifiait pas le progrès : depuis qu'il avait inventé le concept ridicule et infamant d'une entité supérieure veillant sur lui, qu'il se drapait derrière un mensonge trop grand pour soi, l'homme avait entamé sa régression. De millénaire en millénaire, il redeviendrait primate, chien, porc, rat, cloporte, bactérie. Microbe parmi les microbes. On ne les différencierait plus. Organismes monocellulaires pour une monopensée.

Le sermon commença : chacun savait ce qu'il avait à faire. On s'en remettait à la suprême falsification. Des croyants. Des communicants. Marie n'avait jamais vu en eux que des bactéries aspirant à l'éternité. C'étaient les habitués, des piliers d'autel, ceux du quartier et quelques autres, soixante-dix ans de moyenne d'âge, réunis sous la croisée d'ogives de l'église. Elle avait toujours semblé à Marie une grande stèle creuse, ses vitraux des amas de tessons de verre ramassés après une bagarre de pub. Le gémissant en toge entama son homélie poussive, il y avait comme toujours de longues citations, des phrases ampoulées, des quintes de toux. Le curé précocement dégarni s'échinait à reproduire à l'identique gestes, mots et idées, elles rebondissaient mollement dans son crâne depuis vingt ans déjà, finiraient à la longue par se dissoudre dans cette geôle organique en cours de pourrissement.

L'église s'effondrait imperceptiblement sur eux, sur elle-même, dans les soupirs retenus, la désillusion qu'on tentait de diluer les mains jointes en crachant sur l'univers pervers ici-bas. Marie détestait tous ces gens ; elle ne savait que trop pourquoi ils étaient là. Nébulisant le réel dans l'égrènement mécanique de formules, ils espéraient parvenir à une convaincante imitation d'oubli par l'éructation intestinale de fébriles oraisons jaculatoires. Souvenirs et peurs macéraient dans l'exsudat de leur encéphale, exhalant une odeur de

culpabilité partagée que personne ne pouvait fuir, seulement supporter, sans répit ni repos. On voulait se persuader de mériter un arrière-monde où tout serait forcément mieux qu'ici. Paix, bonheur, félicité, joie sur la Terre, la sérénité dans les âmes et mon cul sur la commode. Des formules publicitaires. Ça devait leur parler. Marie voyait les curés comme des présentateurs de télé-shopping sur le retour cherchant par tous les moyens à convaincre leur auditoire de son importance. Faire croire aux gens qu'ils existaient. Qu'ils existeraient toujours. Que le néant n'était pas pour eux. Tous nourrissaient une aversion profonde pour la vie, la seule qui existait, celle de la matière, l'enroulement de boyaux les composant. Ils s'estimaient supérieurs, voulaient être plus que ça, réclamaient la vapeur dorée au parfum d'encens d'une âme s'échappant d'eux après leur dernier soupir, et des chœurs angéliques les menant doucement au ciel, sur des airs langoureux de violon. Ils le réclamaient semaine après semaine, encore et encore, avec rage, de toutes leurs forces obstinées, pathétiques. Des bactéries. Des bactéries de chair déguisées. Elles finiraient par y passer quand même, il n'y aurait personne pour les conduire par la main à travers les nuages ; on se reliait à quatre pour les porter jusqu'au caveau en location. Un instant après que leur cœur aura cessé de cracher du sang, que leurs poumons auront arrêté de se gonfler d'air, que l'électricité aura terminé d'irriguer leurs bourrelets endocrâniens, la carcasse redevenue anonyme fourmillera sans eux dans sa bière, au fond de la fosse. Elle s'occupera autrement, selon la même loi évolutive, devenant cheminée scrofuleuse, active, marinant ses crépitations dans les graisses acides dégradées, d'où sortiront des germes de corail ne les concernant plus. Leurs os moisiront sous terre. Les vers suceront leurs yeux. La vie les oubliera. Ils ne le voulaient pas, non, surtout pas, étaient prêts à tous les mensonges pour s'extraire d'une existence seulement faite de tripes et de sang.

Il y avait là un fumet d'hypocrisie, de putréfaction noyée sous l'encens, au sein duquel chacun jetait tôt ou tard un regard grave à la représentation doloriste d'un cadavre en croix controuvé. Prier devant l'erreur consentie, mentir à un mensonge pour se tromper soi-même. On irait quémander plus tard les absolutions à la chaîne, la réservation en première pour un paradis en dentelle et coton derrière le ciel trop blanc. On y arriverait, coûte que coûte. En lambeaux. En poussière. On y arriverait quand même, éparpillés, béats. Marie ne supportait plus ce cirque : bien des fois, elle avait pensé assassiner ce curé amaigri au physique d'expert-comptable, ne serait-ce que pour voir la surprise et la terreur sur son visage austère qui n'exprimait rien. Elle le trouvait repoussant, terne, compassé, comme cet endroit. De nos jours, elle ne comprenait même pas que l'on puisse croire. Marie n'était pas un monstre d'insensibilité pour autant, elle concevait parfaitement l'ampleur du désarroi humain, sa peur

ancestrale du néant auquel il retournerait, de même que la médiocrité de ses connaissances initiales : si les religions avaient eu un sens pour rassurer des peuples apeurés en leur donnant l'illusion d'un but et d'une solution, si elles avaient pu constituer un moyen efficace pour dominer les peuples et renforcer la cohérence des sociétés, pourquoi se cacher aujourd'hui encore derrière ces alibis de la lâcheté ? Personne ne croyait plus aux prophètes, le parcours chaotique des livres soi-disant révélés écartait toute révélation, et les avancées scientifiques n'avaient eu de cesse de les contredire avec raison : qu'y avait-il à chercher dans ces croyances infantiles et désuètes ?

Marie ne comprenait pas. Elle aurait préféré être ailleurs, ne le pouvait pas, elle se serait exclue d'elle-même et mise en danger. Les filles étaient assises à côté, pour faire bonne figure. Elles avaient droit à la messe mais pas au catéchisme : Marie ne tenait pas à faire du zèle, et ne faisait absolument pas confiance au curé. Ces soupçons n'étaient peut-être pas fondés, il ne tripotait pas nécessairement les gosses. Elle se foutait qu'il le fasse ou non. Si c'était le cas il devait y aller sans capote, rien à redire, la loi de Dieu était respectée. Plus elle regardait ce sale raticchon, plus elle était sûre qu'il avait déjà dû y penser. Y penser souvent. Y penser encore. Comme elle avec les meurtres. Lui ne passerait pas à l'acte. Ou maladroitement. Elle ne pouvait s'empêcher de le fixer avec mépris de temps à autre, avant de feindre un sourire timide pour se dédouaner de toute inimitié à son égard. On ne pouvait deviner aucune expression sur sa face glabre, aucune émotion humaine ne se lisait sur ce visage lisse et luisant d'androïde obsolète, pas plus à travers ses petits yeux investigateurs de fibres optiques défectueuses que dans les mouvements machinaux de ses mâchoires ruminant une stérile frustration ; seul son crâne de choucas déplumé trahissait quelque analogie avec un être vivant, lui donnant un air de corvidé solitaire, blessé, en lutte contre les charognards, trop faible et peureux pour se défendre vraiment. Après avoir accroché son regard à n'importe quel point de l'espace, un triangle vermeil du vitrail, la coulée de cire solidifiée d'une bougie éteinte ou la tête inclinée, pruneuse, du crucifié imaginaire en plâtre de mauvaise qualité, Marie observa les figures autour elle : un frisson la saisit quand elle ne vit que des hyènes, des vautours, les unes au pelage tacheté secouant leurs grosses têtes râpées en signe d'approbation, les autres, aux plumages sombres, leurs pattes griffues vissées aux bancs, attendant patiemment le festin de l'hostie, la chair christique à déchiquter. On arrivait à la fin, heureusement. Elle serait tranquille jusqu'au week-end prochain.

Dieu était une pathologie, Marie en était convaincue depuis longtemps. Un jour, la foi sera reconnue comme une maladie mentale, pensa-t-elle en mimant dans l'hébraïque brouhaha général un amen hypocrite sur ses lèvres sèches.

VI

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il est très facile de tuer quelqu'un, peut-être même trop. Tuer sans se faire prendre est autre chose, mais ce n'est guère plus compliqué : le mieux, c'est que vous vous en rendiez compte par vous-mêmes.

Prenez un couteau à viande en bon état, lavez-le bien, mettez-le dans votre sac, à main ou à dos, et allez vous balader. Si le temps est à la froidure, le fait que vous portiez des gants passera inaperçu ; s'il ne l'est pas, gardez vos mains dans les poches en attendant que se présente l'occasion. Elle est en général faible et de petite taille : commençons par la facilité avant de viser plus haut. Une fois que vous avez choisi votre victime, une vieille à cabas, une femme seule plus chétive que vous, un enfant ou un type particulièrement gringalet, voire un paralytique, ce qui est encore mieux — pour le transport du corps évidemment, le fauteuil roulant semble avoir été inventé pour ça —, le plus difficile est de la suivre avec discrétion jusqu'à un endroit désert, ou à côté d'un endroit désert où vous n'aurez qu'à la traîner. En ville, une ruelle ou une impasse fait très bien l'affaire ; en banlieue, un espace boisé ou un parc convient tout à fait ; quant à la campagne, l'on n'a que l'embaras du choix. La personne et le lieu choisis, il ne reste qu'à commettre le crime. Selon moi, la technique la plus simple est la suivante : arriver doucement par derrière, en cachant le couteau dans votre manche, le tenir comme un marteau, donner un coup de bas en haut dans le dos, retourner la victime en l'empoignant par le bras et frapper sept ou huit fois de la même manière au-dessus du nombril. Dans ces conditions, ce serait un terrible manque de réussite de ne toucher aucun organe vital ; pour plus de sécurité, bien que le temps presse, l'on peut pousser jusqu'à douze ou quinze coups en cherchant à atteindre le cœur ou les poumons avant de s'en aller.

À ce stade, trois précautions s'imposent, ne transigez pas avec quoi qu'il arrive : abandonnez l'arme sur place, l'emporter risquant de contaminer vos vêtements avec le sang de la victime, ce qui constitue une preuve accablante, positionnez le corps sur le dos en le dissimulant sommairement — cartons, sacs poubelles, feuilles, branchages — pour retarder sa découverte, et partez en marchant, par prudence selon un itinéraire différent de l'aller. L'apprenti assassin pourrait s'étonner du choix de la zone où ont été portés les coups, trancher la gorge semblant une option plus définitive : ce serait méconnaître les conséquences d'une artère sectionnée, les projections de sang risquant de vous toucher et l'abondance du liquide n'attirant que plus tôt l'attention des passants. Frapper au corps a le mérite de limiter ces deux désagréments, les habits s'imbibant d'une partie du sang tout en limitant sa propagation.

Mon deuxième meurtre à l'incipit a été commis à peu près de cette façon, à deux cent vingt kilomètres au sud de chez moi. Les filles étaient chez leur père, j'avais mon samedi libre. Je suis partie tôt, j'avais pris un aller-retour trois semaines auparavant, au guichet et en liquide toujours, pour ne pas laisser de traces, simple précaution. Je me suis arrêtée avant la ville d'arrivée, quand le moment m'a paru être le bon. J'ai marché. C'était la première fois que je mettais les pieds dans cet endroit. Je ne sais plus comment j'étais habillée. Je me rappelle le temps d'automne, les arbres élancés aux feuilles trop claires, semblables à de la chair malade. Il est préférable de trouver la cible avant le lieu, le mouvement étant plus sûr que l'attente : j'avancerais sans penser à rien d'autre qu'à la personne que j'allais voir mourir. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. J'en avais besoin. Ce n'est pas le bon mot. Je n'en avais pas non plus envie. Cela me paraissait la meilleure chose à faire. La mousse rongait les trottoirs gris, des bruits d'arrosage provenaient de derrière les haies trop hautes. La vie s'écoulait au ralenti dans ces enfilades de quartiers moroses, sous les nuages blafards, comme une très ancienne eau filtrant à travers un ciel de glace. Rien n'avait jamais dû se passer dans ces rues sinistres, sans fin, ces longues veines vides. Je me souviens du gravier bordeaux de trottoirs récemment refaits, d'ornements surannés pendant des réverbères, de bancs humides, d'un stade désert, d'immeubles aux volets multicolores, des plaques dorées des cabinets de dentiste ou de podologue.

Puis je l'ai vue, une tache de sang qui se déplaçait, une petite vieille toute courbée, en manteau pourpre, avec un couvre-chef bizarre de la même couleur. Elle se traînait comme un insecte gâteux. Avec son cabas à carreaux tout droit sorti du journal de treize heures, elle devait aller faire ses courses, de quoi alimenter la déchéance de son ignoble carcasse grignotée par le temps. C'était une momie recroquevillée, un simili-cadavre aux énormes lunettes rondes, un sosie du déchet de bonne sœur faisant de l'humanitaire dont j'ai oublié le nom. Elle sortait d'une résidence à l'architecture digne d'un asile psychiatrique, progressait à pas minuscules, avançait quand même, inexorablement. Je ne pouvais m'ôter de l'idée qu'elle était un cancer sur pattes, une tumeur vivante, métastase à échelle humaine. Chacun de ses gestes lents, maladroits, semblait laisser derrière lui un maigre nuage d'amertume et de regret. Cinq cents mètres plus loin, elle est passée à côté d'un parc où il n'y avait personne : j'ai accéléré pour arriver à sa hauteur, j'ai sorti avec soin le couteau de l'intérieur de mon manteau et lui ai planté au milieu du dos, au niveau du portail rouillé à moitié ouvert. Elle n'a pas crié. Je me suis demandée si je l'avais bien touchée. La rater était impossible. J'ai paniqué avant d'enfoncer à nouveau le couteau presque jusqu'à la garde. Il pénétrait aussi facilement que dans la chair molle et farineuse d'un champignon. Elle s'est arrêtée sans bruit. Je l'ai prise par

les aisselles pour l’emmener dans le bois. Elle est tombée par terre. J’ai frappé cinq, six, sept fois peut-être, ventre et poitrine, l’ai retournée en ne voyant son visage qu’un instant. Elle ne semblait pas étonnée, à aucun moment elle ne s’est débattue. Je ne sais pas si elle était soulagée ; peut-être espérait-elle que ça se finisse, d’une manière ou d’une autre.

Sans chercher à minimiser la portée de mon acte, je crois que ça faisait longtemps qu’elle ne voulait plus vivre. On ne meurt pas de vieillesse mais de ne jamais avoir été jeune. C’est l’ennui qui nous bouffe et qui nous tue. L’ennui est bien pire que la solitude. Il est la solitude de soi. Une incomplétude définitive. Rien ne saurait l’endiguer. La vie consciente ne m’a jamais paru naturelle : c’est un processus subi que l’espèce a mis des générations à accepter. Le résultat de l’évolution est un recensement des survivants, il ne dit rien de l’histoire des espèces mortes. J’aimerais savoir combien ont disparu de ne pas avoir voulu exister. Des dizaines. Des centaines. Des milliers peut-être. Je me demande s’il faut plus de courage pour accepter de vivre, de mourir ou de tuer. Ce sont les trois principaux mécanismes du vivant. L’homme est la seule espèce à craindre le deuxième et à combattre le dernier. C’est un tort. Réprimer le désir de mort diminue également le désir de vie. Tout le monde meurt, certains sont assassinés, violés, battus : c’est dans l’ordre des choses. Il ne faut pas s’y opposer ; résister à ce que nous sommes sera toujours contre-productif. Ce que les hommes ont accepté, ils finiront par le refuser. La fin de l’humanité ne sera pas une guerre nucléaire, une catastrophe climatique, la chute d’une météorite ou une attaque extraterrestre. Ce sera un refus. Un simple refus. Définitif. Celui d’exister. L’ennui le précède ; nous y sommes déjà. Il ne restera bientôt plus rien de nous. Il ne resterait bientôt plus rien d’elle. Je l’ai traînée sous un arbre, sous les feuilles, j’ai essuyé le couteau avec la page que je conservais dans ma poche, la première de *Mort à crédit*. Un début de roman admirable. Il lui convenait si bien. Dix ou vingt pas sur la gauche, le temps de jeter le couteau et la page en boule dans une poubelle verte, de mettre le cabas à côté, et je suis partie sur la droite, tranquillement. J’avais besoin d’un café et d’un pain aux raisins. Elle a sûrement mis plusieurs minutes à mourir, à soupirer, râlant dans l’humus, soufflant sa petite mélodie de poussière.

Des heures se sont écoulées avant que je ne rentre chez moi.

VII

La ville : amas de fer, d'ardoises, des figures dociles qui apparaissent, s'éloignent, s'émiettent au rythme de quelques cœurs à quartz. Les organes sont mécaniques. Ils l'ont toujours été ; ils ne font qu'accomplir leur fonction jusqu'à imploser ou déperir.

Marie était seule dans la rue piétonne, une poche de vêtements en promo dans chaque main. Les filles étaient chez des copines, sauf la plus grande restée à la maison ; elle n'avait pas voulu venir, une vexation à propos d'un sujet dont elle ne se rappelait plus. Une sortie refusée sans doute, quelque chose comme ça. Marie ne gardait en mémoire que ce qui avait un intérêt pour elle, raison pour laquelle les préoccupations de ses enfants n'occupaient guère de place dans ses souvenirs. Elles étaient là. Il fallait bien les habiller. Arriver au magasin lui avait causé des sueurs froides ; en ressortir avait été pire. De la variété moisie à pleine sono, les gloussements enfantins, le monde, les bousculades, les prix mal affichés, l'empressement diligent des vendeuses maquillées à la truelle par des myopathes, tout lui avait suggéré de se tirer au plus vite, de rentrer chez elle et de lire des nouvelles satiriques en buvant un thé au citron. Elle était restée, certaines de ces mères de famille la connaissaient peut-être, comme toujours elle devait faire bonne impression. Tout le monde voulait se montrer à son avantage : les autres en faisaient autant, n'en avaient pas conscience. Marie avait au moins la lucidité de son hypocrisie. Elle avait choisi les vêtements presque au hasard, en se disant que si ça n'allait pas à l'une des filles ça irait bien à l'autre, avait tout balancé sur le comptoir et payé par carte bleue. La caissière, comme les deux « amies » croisées auparavant auxquelles elle avait dû faire la bise en supportant leur infâme gloss collant, lui avait fait remarquer qu'elle avait l'air pressée : Marie avait acquiescé en parlant de cours à préparer et de copies à corriger, comme à son habitude, et on l'avait regardé s'échapper au pas de course en songeant ému à son dévouement sans faille pour le développement personnel des chers bambins.

Marie exérait les conventions sociales. Dehors, soulagée, elle n'était pas tirée d'affaire pour autant. Il lui restait la rue à traverser dans toute sa longueur — elle s'était garée à des centaines de mètres, impossible d'aller plus loin avec cette foule —, et ils étaient si nombreux, plus que tout à l'heure, que ça en devenait pour elle oppressant. Marie n'était pas agoraphobe mais au fil des années les sorties s'étaient changées pour elle en petites épreuves insupportables du quotidien. Elle ne regardait jamais les gens. Cherchait à être ailleurs. Ils lui donnaient la nausée. Ce n'était pas tant leurs peaux, leurs chairs, leurs sueurs entremêlés, leurs cheveux improbables résultant de teintures ratées ou leurs sourires canins entre deux braillements au portable qui la mettaient mal à l'aise, mais son impossibilité factuelle à les

différencier. Autour d'elle, obligée de se rendre en centre-ville un samedi afin d'acheter au moins cher jeans et débardeurs pour pisseuses, les gens étaient tous identiques. Des pantins en marche, issus de la même chaîne de montage délocalisée en Asie mineure. Dans la multitude ennuyeuse, à perte de vue, patrons et préposés, parents et enfants, retraités et chômeurs, et en eux pas une once d'existence, pas même d'appétences ou d'envies, des corps comme des bilans financiers, suites de stéréotypes chiffrés que l'on copie, que l'on colle, une humanité ronéotypée. Aucun fluide, aucun organe, rien qui circule, rien qui batte : *si pour rendre service on leur avait ouvert le ventre, de la poussière aurait coulé*. Ils semblaient attendre tout en avançant ; peut-être espéraient-ils qu'on leur indique leur chemin. Ils ne demandaient pas. Ils avançaient. Et elle avec eux. Marie savait qu'elle attendrait toute sa vie, ne le supporterait pas. Quelque chose devait se passer. Si seulement elle avait eu un couteau sur elle, comme elle aurait aimé le planter dans le ventre de ces automates de foire, au-dessus du nombril, entre deux boutons de chemise, pour les voir se crever et se répandre comme des sacs de sable fendus. Ils progressaient toujours, dans la lente consommation d'eux-mêmes, fuyaient comme des impulsions électriques, neuronales, qui s'évitaient, se rencontraient et s'anéantissaient parfois lors de rencontres fortuites.

C'était la fin d'après-midi : les lampadaires s'allumèrent, projetant leur opalescence en contrebas. Lorsque Marie perçut, en face d'elle, l'une de ces lumières, elle sursauta en songeant d'instinct à un feu. Un incendie descendant du haut des façades sales sur les vitrines et les pavés, depuis les réverbères devenus lance-flammes. Les gens se mettaient à hurler, transformés en torches humaines, à s'agiter comme des morceaux de viande enduits de chapelure crépitant dans l'huile bouillante d'une poêle. D'autres les arrosaient d'essence pour accélérer leur combustion. Il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Le feu descendait du ciel en acier tous les trois mètres. Il fallait se battre pour se mettre à l'abri : c'étaient des saccages suivis d'une grande dispersion, des accidents, des coups et des pleurs, les capots fumants, des carambolages qui projetaient les corps. La masse furieuse expulsait toute sa bile, prisonnière d'une vague ascendante de poussière, un champignon cendreuse, nucléaire, qui grossissait, enrobé de cris, dispensant le chaos déstocké jusqu'à la fin du mois.

Marie visualisait la suite, l'agglomérat de grimaces, de contorsions, les visages calcinés, le carnaval de la misère humaine, avec ses chars fantomatiques, ses fanfares costumées, l'anthologie ambulante de la souffrance, un festival d'infirmités, de gognes, d'invalides, le cortège des grands brûlés sortis de leurs tiroirs d'argent, qui continuaient à cramer, à disparaître, la viande, la graisse, leurs accoutrements, il n'en restait rien et c'était mieux comme ça, des poupées de paille et de chiffons gisaient en rebuts cramoisés sur les

trottoirs. Les mutilés finissaient avant la nuit à la déchetterie des corps, à la calanche des bancroches, des claudicants, s'en allaient comme des détritiques qu'on ne recyclait pas dans un formidable sinistre d'usine, se répandaient avec une persistante odeur de pneus brûlés à travers la fumée noire aux escarbilles métalliques, se répandaient dans le ciel en traversant d'innombrables cheminées de brique encrassées comme des poumons cancéreux. Des heures après, étendue sur la chaussée, elle se réveillait. On voyait briller ça et là quelques feux désordonnés : sur des kilomètres, il n'y avait plus qu'une tranchée de nuées fibreuses, en décomposition. Les rares réverbères en marche étaient des lueurs vermiformes dans l'obscurité. Tout était sombre, fuligineux, s'éclaircissant autour des brasiers où brûlaient les rats raidis, sur le dos, la gueule ouverte. Un lac de sang noyait les peaux éparpillées, les perruques, les cravates, les landaus renversés. Le silence était interrompu par de faibles bruits de pas. Marie se relevait. Les gens avançaient encore. Leurs peaux étaient rouges, brunes, grêlées, couvertes de cloques. Ils n'avaient plus d'habits ni de cheveux. Leurs montres amollies avaient fondu, s'étaient incrustées dans les poignets. Ils ressemblaient à des pantins barbouillés de chair qui finissait par tomber. Ils se mettaient à quatre pattes pour la reprendre, de peur qu'on la leur vole. Au bout de la rue, il y avait des milliers de morts en attente qui se rassemblaient, des milliers de corps recousus en Y exhibant leurs cicatrices, comparant leurs brûlures.

La ville : amas de fer, d'ardoises, des figures dociles qui apparaissent, s'éloignent, s'émiettent au rythme de quelques cœurs à quartz. Le vide. Un battement. Un cliquetis. Il n'y a plus personne. Les hommes ont disparu, ce sont des cendres dispersées sur les trottoirs, mais l'on entend encore, au loin, le vacarme méthodique des mécanismes créés, le fonctionnement morbide des montres. Les cendres s'assemblent, les ordures s'agglomèrent : les monceaux de déchets grandissent, prennent formes humaines et se dérobent aux carrefours, avec à la main un portable, un attaché-case faits de phanères et d'immondices.

Je ferais mieux de rentrer, se dit Marie en pensée, il ne se passera rien aujourd'hui.

VIII

Les gens croient qu'il suffit d'avoir quelque chose à faire pour ne pas s'ennuyer. C'est faux : on ne comble pas le vide en allant au cinéma, en repassant ses chemises ou en triturant des dossiers douze heures par jour dans un bureau. On simule. On se ment.

L'ennui est là, ancré, irréversible.

Sans qu'il me soit possible de le prouver, de le démontrer par des courbes, des statistiques, les résultats de tests de Rorschach ou les analyses comparées de fichiers génétiques et du taux de suicide, j'ai la certitude profonde, définitive, qu'il est des personnes qui ne sont pas faites pour vivre. La question pour elles n'est pas d'être, d'agir, de se justifier, de faire quelque chose des jours qui passent : qu'elles avancent ou qu'elles restent immobiles, elles s'enfoncent. Celles-là portent la vie comme un poids, elle les couvre d'une brûlure perpétuelle. Leur existence, à moins que ce ne soit celle des autres, est trop lourde, trop démesurée ; elles finissent par s'enliser, s'enfoncer lentement, puis disparaissent peu à peu, submergées, sans qu'il n'en reste rien. Je crois pouvoir affirmer que c'est mon cas. Cette situation ne me cause ni peine ni regret, j'ai trop de lucidité encore pour considérer que ma vie possède un quelconque intérêt. Il est vain de se lamenter toujours, d'exister dans le dénigrement perpétuel de sa propre personne, il n'y a là qu'une volonté de parler de soi, de résorber le monde à son prisme, son minime faisceau.

Parlons d'un tout autre sujet : l'infanticide. Par la force des choses, je fréquente assez de mères de famille pour savoir que peu d'entre elles se réjouissent de la vie qui est la leur. Elles portent le masque. Elles n'en montrent rien. Elles ont appris à tromper leur monde : diaphanes, presque transparentes, elles n'existent quasiment plus. Les nonnes affirmant que le plus beau jour de leur vie est celui de leur mort, tout comme les mères se gargarisant de vivre pour leurs enfants, ont succombé à la même folie, celle de croire qu'elles ont choisi à ce renoncement. Cela ne trompe personne, en tout cas pas moi quand je les vois regarder leurs gamins. Si seulement elles avaient la force de les tuer. Elles subissent tellement qu'elles n'ont plus de regard, leurs yeux sont incolores, ce sont de petits puits de désespoir qui dégorgent à la nuit tombée. Leurs vies sont derrière. Elles n'en ont rien fait. Elles ne se retournent même plus. Je ne suis pas si différente d'elles ; j'ai souvent pensé partir sans me retourner. Si je suis restée, ce n'est pas pour des raisons matérielles ou sentimentales, je ne possède rien que je souhaite conserver ici et les filles sauront se débrouiller sans moi. Elles sont grandes, on n'a plus besoin de mère à leur âge. Je pourrais aussi les tuer. Je pourrais partir. Je devrais partir. Mon troisième meurtre à l'incipit m'a ôté toute illusion à cet égard.

C'était un mercredi après-midi, j'étais seule avec des copies à corriger, je ne devais pas aller chercher les filles avant deux heures chez des amies à elles, deux sœurs chétives gâtées par leur mère assistante de direction. Sylvie. Chantal. Je ne me rappelle plus son nom. Ça n'a aucune importance. Le père s'occupait des enfants. Bien qu'il soit beaucoup plus jeune, il me faisait penser à l'homme aux tempes grisonnantes jouant dans la publicité pour le yaourt anti-cholestérol. Une belle escroquerie. Même les yaourts étaient des placebos. J'avais fait le plein la veille, j'ai roulé une demi-heure jusqu'à vingt-cinq ou trente kilomètres de la maison. J'avais mon sac à main et des talons. Pas d'arme. Pas de première page de roman. Je n'avais rien prévu. Je voulais faire œuvre d'inachevé, travaillé dans l'instant. C'était la dissertation sur le nouveau roman qui m'avait menée là, je ne me suis jamais faite à ces descriptions ridicules se voulant exhaustives, aux précisions mathématiques à longueur de page, sans parler de l'état des copies, j'ai eu envie de tout brûler tellement c'était nul. Des ados de seize ans plus ou moins sains d'esprit réussissaient l'exploit d'être encore plus séniles que les figures de proue du nouveau roman, c'était à vous désespérer des générations futures.

Je me suis garée sur le parking d'un hôpital, à côté il y avait un immeuble, un HLM., avec autour des arbustes plantés dans des carrés de béton, dont le fond tapissé de sciure était systématiquement parsemé de mégots, de papiers, de cannettes tordues. J'ai attendu devant l'entrée d'un bâtiment. Une femme avec des poches est arrivée, je l'ai aidée en lui ouvrant la porte. Elle m'a remerciée en me demandant si j'attendais quelqu'un, j'ai répondu qu'il n'était pas là, avait peut-être eu un empêchement, j'ai demandé si je pouvais téléphoner chez elle parce que je n'avais plus de batterie. J'ai pris une des poches. Elle habitait au deuxième. Elle souriait trop. Triste et seule. On n'a croisé personne. Il y avait un meuble dans l'entrée, avec l'annuaire, le téléphone et une sculpture du plus mauvais goût, sûrement en plâtre, un angelot dodu aux bras levés qui soutenait une coupe dans laquelle elle posa ses clés. Le socle rond du détestable chérubin de supermarché reposait sur un napperon trois fois plus grand. Elle m'a dit que je pouvais appeler. J'ai pris le combiné pendant qu'elle posait les poches dans la cuisine. J'aurais pu appeler chez Cynthia, Chantal, Séverine, quel que soit son nom, savoir si les filles allaient bien. J'ai appuyé dix fois sur la touche 1, fait semblant d'attendre. Elle m'a proposé un café quand j'ai dit que ça ne répondait pas. Ça m'a paru une bonne idée. Du bout de la manche, j'ai poussé la sculpture, pris le napperon et m'en suis servie pour attraper l'angelot sans laisser de traces. Elle était de dos. Elle prenait des tasses en me demandant ce que je faisais dans la vie. La réponse a dû la surprendre : un seul coup au sommet du crâne, sa tête s'est cognée sur le rebord, les clés sont tombées de la coupe pour finir dans l'évier.

J'aime ce moment où le Rubicon est franchi, où il est impossible de revenir en arrière. Je me suis écartée. Elle était étendue sur le carrelage, clignait des yeux. Ses lèvres bougeaient mais elle n'arrivait pas à émettre de sons. J'ai posé l'angelot sur la table, pris une pleine poche de courses, l'ai mise sur son visage et me suis assise dessus. C'était dur et froid. Je devais être sur des conserves. Des petits pois. Des haricots. Des asperges. Des flageolets. Des champignons entiers, qualité supérieure. Quand je me suis décidée à regarder, j'ai vu que c'étaient des carottes et qu'elle était morte. Le sang de son crâne n'était plus très loin de mes talons. J'ai pris le napperon pour remettre la statuette à sa place, j'ai essuyé avec la touche 1 du téléphone au cas où, de même que l'endroit où il y avait du sang et des cheveux collés sur la coupe. J'ai ouvert du pied trois placards au ras du sol pour trouver la poubelle et y jeter le napperon. J'ai marché dans l'appartement. Ça ressemblait à chez moi en plus petit. Les cellules sont identiques. Je cherchais un livre pour en arracher la première page quand j'ai vu la chambre du bébé. Une fille. Elle leur ressemblait. Aux miennes. La vie est la même partout. J'aurais pu partir. J'aurais pu la tuer. La passer au micro-ondes, lui mettre la gueule dans le mixeur, la jeter par la fenêtre. La tapisserie représentait des gribouillages enfantins standardisés. Elle lui avait déjà acheté des livres de contes, bien rangés sur une étagère. C'étaient sûrement des cadeaux. Elle n'aurait pas l'occasion de lui en faire. J'ai tiré sur les manches de ma chemise pour en prendre un, le poser sur la commode, l'ouvrir et déchirer la première page. Je l'ai mal arrachée ; je l'ai mise quand même sous l'angelot, en évidence. Je me suis assise dans le salon. Il y avait des fleurs dans un vase. J'ai remarqué une araignée au mur et un cafard près de la table. Je voyais son corps et la télé éteinte depuis là. Je suis partie après cinq ou dix minutes, j'avais les filles à aller chercher et envie d'être chez moi. J'aurais pu rester là, sur le fauteuil, à réfléchir, à imaginer sa vie, celles des voisins. Imaginer des choses. Les imaginer et les détruire, complètement. Ne plus jamais m'en rappeler. C'est la meilleure chose qui soit, la seule que l'on devrait se donner la peine de faire. Regarder un point fixement, ou fermer les yeux, ne rien voir vraiment, ne plus se rendre compte, et tout inventer. On a peint les murs des prisons, les a recouverts de dessins d'enfants. Les écoles sont remplies de vieillards, les rues de cadavres. De fleurs. De cadavres-fleurs, enchevêtrés, des agrégats de fleurs malades, gigantesques, carnivores, cancéroformes, des rafflésias, des fleurs brunes, ambrées, puantes, pénétrant les bouches, les vagins, des fleurs mauves, émeraude, violacées, comme des masques d'aurore boréale par-dessus les squelettes d'immeubles. Enduites d'un coulis transparent, leurs lianes de broderies sombres glissent le long des vertèbres de verre et d'acier. Attendons. Rien ne se passe. Personne ne sait comment l'on en est arrivé là. Cela a dû se passer sans nous. Il doit y avoir une raison. Il y a toujours

une raison. Une guerre a peut-être eu lieu, un attentat d'un genre nouveau mené par le lobby des fleuristes en colère. On connaît leur dangerosité. La télévision ne donne pas de réponse. Des publicités. Des clips. Des publicités. On pourrait s'y faire. On ne les regarde pas. On est occupé. On travaille, au moins jusqu'à deux cents ans. Les appartements sont vides, ce sont des boîtes, des containers pavés d'écrans géants. Des bâtiments ont été détruits, des maisons brûlées. Les arbres éventrés crachent de la cendre et des os, des poussières à pattes, engendrent la nuit en pluie d'insectes. Tout explose. Tout devient blanc. On évacue les corps dans les camions-poubelles, les avenues sont désinfectées. Les gens finissent par sortir, marchent, rient, s'embrassent, vomissent. On passe de la mauvaise musique dans les magasins de vêtements. C'est une journée comme les autres, où ceux qui meurent asphyxiés ne le sont jamais que par la banalité et l'ennui.